

Frédéric Boyer

Arrière, fantômes !



P.O.L

Arrière, fantômes !

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991.

EN PRISON, *roman*, 1992.

DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*, prix du Livre Inter, 1993.

COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993.

COMME DES ANGES, *roman*, 1994.

EST-CE QUE TU M'AIMES ?, *roman*, 1995.

LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995.

L'ENNEMI D'AMOUR, 1995.

LES INNOCENTS, *roman*, 1995.

Frédéric Boyer

Arrière, fantômes !

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L Editeur, 1996
ISBN : 2-86744-513-2

à Jérôme B.

C'est la vie, c'est ça

Tu me dis, doucement, j'ai toujours de terribles accès de tristesse.

Moi c'est la même chose, va. Ça vient quand on ne s'y attend pas. Ça nous tombe dessus sans crier gare. On traîne ça comme un chien crevé. Jusqu'à la fin, probablement. On voudrait réussir notre vie mais on ne sait jamais si on se trouve sur le bon chemin pour ça. Tu ne crois pas ? Sais pas, tu réponds. C'est en nous comme en chacun, comme les battements du cœur, comme la circulation du sang... Ça ne s'arrête donc jamais ? D'ordinaire, la vie ne fait jamais un bruit pareil. J'ai seulement peur de m'ennuyer, mais de m'ennuyer, tu dis, plus doucement encore. D'une voix de petite bête. Tu dis aussi, très souvent, je ne sais pas encore très bien ce que je vais faire ce soir. Il ne faut pas céder à la panique.

Qu'est-ce que tu crois que c'est ?

Va savoir. T'espérais quoi ? J'ai peur moi aussi, maintenant que tu dis ça, comme ça. Presque tendrement. Sais pas dire autrement, tu t'excuses. Moi qui espérais... Ça laisse un froid, je dis. On dirait que le monde tourne sur lui-même. Là, tout à côté de nous, et dans l'immobilité presque souveraine de son allure. Comme un astre.

Tu dis aussi, je ne demandais pas ça, je ne voulais pas tout ça. Une sorte de demi-nuit.

Ce qui est merveilleux, je dis, c'est que ce n'est pas toujours douloureux. C'est à ça qu'on sait que ça avance.

Vraiment ?

Parfois, on se sent tout vide, tout léger, tout heureux. Même privé de grande lumière. Tant pis.

Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

Faut dire, on ne choisit pas. Des clous ! T'as des regrets, je vois ça. C'est un peu plus difficile, un petit peu plus douloureux chaque jour... Tu me dis, je me sens brûlé de l'intérieur. Et je vois ta silhouette un peu tassée, comme encombrée de traces de combats anciens. Toujours les mêmes, tu dis, horribles...

Evidemment qu'il peut nous arriver des choses horribles. Absolument. Quel spectacle tout de même ! Oh, on ne peut pas s'empêcher de tout regarder, de tout désirer, de tout aimer finalement. Voilà. Ce n'est pas toujours la même chose... Non, on ne peut pas dire ça. Du grand art, on dirait plutôt. Ça ne te plaît plus, vraiment ? Peux pas dire ça, pas comme ça du moins. Bizarre. N'est-ce pas irréel, souvent ? N'est-ce pas enfantin ? tu voudrais bien savoir. Oui, oui, trop souvent, le cœur n'y est pas, reconnais-le. Ah, faudrait pas. Je sais bien qu'il n'y a jamais assez de place, pour finir. Qu'est-ce que tu en dis ? Je dis c'est comme s'il n'y avait plus de place dans mon cœur pour tout ça... pour tout réussir comme il faut, quoi. Pour toute la foire très douce de la vie, eh. Pour tout aimer comme il le faudrait. Compris, t'y peux rien. Pas sûr, sûr. Il se passe des choses dans la vie qui, seules, peuvent passer par nous. Qui ne se passeraient pas sinon. Qui n'attendent que nous, ou bien meurent. De petites choses abandonnées, autrement. N'y pensons plus, tu dis. Impossible. On sent bien maintenant que ça vaudrait plus que tout ça, la vie. Qu'on l'aimerait davantage. Voilà, quel mystère.

Qu'est-ce que nous devenons. Qu'est-ce que nous pouvons. Oh, tu dis, il n'y a pas moyen de retenir tout ça.

...

Tu ne te sens pas bien ?

Tu dis simplement, ce n'est pas ça... Tu dis, on dirait que ça fait des jours qu'on n'a rien mangé, rien bu. Absolument rien. Des jours qu'on n'a pas touché quelqu'un. Des jours et des jours. Qu'on ne s'est pas promené, qu'on ne fait rien que parler dans le vide. C'est très impressionnant. On dirait que rien n'arrivera plus. Je ne sais plus où nous en sommes, tu avoues lentement. Plus de nouvelles... Et le dire, cela nous étouffe.

Eh bien, moi c'est pareil. Je n'ai qu'une envie parfois, être seul, je murmure. Seul dans les ténèbres, dans un coin du monde. Un zombi, quoi. C'est ce qu'il y a de plus terrible finalement. On se dit, personne ne pense à nous. Tu crois ? Comment les autres auraient-ils charité de nous ? Eux aussi perdus dans les gouffres, un peu partout. Les gouffres que font les vivants quand ils vivent. Puis redeviennent tous si petits, comme nous, comme nous tous. La poussière à la poussière. Presque rien. On ne se voit pas mais on pleure quand même. C'est complètement inutile.

Comment veux-tu que ça marche autrement ? je demande. C'est si simple. On ne pense jamais à ce qui est simple. On se donne du mal. Le mal est fait. Là-bas, devant nous. Le mal nous appelle. Tu dis, on n'aime plus rien ni personne. C'est le mal, t'entends ? C'est si bref, pourtant, à peine saisissable. Mais chacun perçoit ça, chacun l'entend sans pouvoir expliquer comment et pourquoi. Tu proposes, appelons *château* cette présence du mal. Pas le mal, mais l'espace que le mal qui est fait dresse tout autour de nous. Comme l'orage au-dessus, et ses teintes noires pleines de lumière. Un château de nuit, imprenable, dans lequel on s'attarde.

Ah, tu sais. On est tellement occupé à créer ou à résoudre l'illusion compliquée de notre vie qu'on perd le fil de ce qu'on devrait vivre vraiment. C'est la vie, c'est ça.

Dis donc, qu'est-ce que c'est difficile.

A intervalles, oui. Comme des vagues qui se succèdent. J'aimerais autant qu'on n'en parle plus, tu redis souvent. Allons, allons... On se regarde affectueusement. La nuit recule.

Je dis, de loin, c'est beau. Ça paraît facile. Comme les enfants qui rêvent de leur vie.

Pas d'accord, tu dis. Attention. On voit combien nos vies, vécues de près, paraissent belles et deviennent brusquement ridicules quand les autres les voient de loin. Faudrait vivre le nez sur la vie des gens.

...

Tu dis qu'on ne sait jamais très bien vers quoi nous avançons, avec la sensation que des choses inévitables sont sur le point de se produire. Que sur ce chemin-là, il arrive toujours un moment où le lieu précaire du repos nous dérobe le but final, et concentre tous nos désirs, tous nos espoirs. On croit qu'on ne sait plus rien, tu veux dire. Et tout se fait. Epatant. Pas tant que ça. Chacun d'entre nous, un jour ou l'autre, ne désire plus qu'une chose : échapper à toutes ces horreurs, à toutes ces misères, être fait prisonnier quelque part, mourir peut-être. Ça ressemble aux guerres d'autrefois, à ces longues campagnes dans la neige et la boue, quand chacun ne songe plus qu'à lui-même et aux moyens de sauver sa peau le plus vite possible.

On sait bien pourtant qu'il n'y a jamais de vie absolument réussie, ni même raisonnablement choisie de bout en bout. Une vie, la vie de quelqu'un, c'est toujours une vie faible et une vie forte en même temps. Et c'est bien souvent par égard au côté extrêmement vulnérable d'une vie, depuis

son commencement jusqu'à sa fin, qu'une vie trouve de quoi devenir forte, qu'une vie, même la plus faible des vies, est capable d'inventer de la force. Il ne faut pas mépriser la peur de vivre, on dit. C'est très probablement la peur de la vie, la crainte de l'autre, l'énigme de la naissance et de la mort des êtres vivants, des animaux, des végétaux, des saisons, des vagues de la mer, qui, peu à peu, a dû nous donner le désir de quelque chose de plus que le simple instinct de vivre.

Eh bien, allons-y ! Moment pénible, tu dis. Oh, si souvent...

Il n'y a pas de honte à avoir si peur de sa propre vie, tu le sais bien. De cette énorme aventure. On voit bien que c'est horriblement difficile. Mais on ne connaît pas d'autre histoire que celle-là, pas de meilleure, pas de plus belle. Passer outre ? Impossible. C'est bien ça ?

Oui, oui. Peut-être qu'il n'y a rien d'autre que ça. C'est pour ça que c'est si beau. Peut-être qu'il y a quelque chose d'autre qui ne dépend que de ça. Quelque chose d'autre qui, sans toute cette vie de chien, n'existerait même pas. Ça nous donne envie de chanter, tu ne trouves pas ? Oui, oui. La sensation de dégoût, de tristesse disparaît. Au-dessus de nous, le ciel est si noir. Tu dis tout bas, je t'aime bien, tu sais. Je crois que tu cherches une cigarette. En réalité, tu me caches tes yeux. Tu pleures presque. Je voudrais te prendre dans mes bras.

Tu dis, je ne comprends toujours pas de quoi nous avons si peur.

...

Bon, c'est la vie, c'est ça... Ta grande idée c'est que chacun d'entre nous vit un peu comme s'il était une réponse à une question qui lui échappe. C'est essentiellement, je crois, le fait d'un sentiment de pudeur. Grande inhibition. Quelqu'un est une réponse, tu dis souvent. Une réponse per-

due au milieu de milliards de questions qui flottent dans la vie des gens.

On a beau essayer de penser à n'importe quoi, à n'importe quoi d'autre, c'est plus fort que nous. Ça oui. On reste comme des enfants, mystérieusement, devant tout ce qu'on ne comprend pas.

Eh, comme si c'était des choses à comprendre ! tu dis.

Si, si. Il y a une pelote agglutinée, quelque chose qui nous empêche de respirer convenablement. On ne sait pas quoi faire de notre vie.

Ce n'est pas dangereux de dire ça ? tu aimerais savoir, être bien sûr qu'on ne risque rien. Toi et moi, nous ne sommes bons qu'à ça. Deux amis qui ne servent à rien et qui se posent des questions. Qui n'ont pas d'autre refuge que celui de leur amitié.

Certains soirs, on a le sentiment que tout ce qui peut arriver ne peut arriver qu'à toi ou moi ; et toi ou moi, on se retrouve tout seul en face de tout ça qui n'arrive jamais et qui aurait dû nous arriver.

Mais quelle beauté tout de même. Pas bien grave, tu me diras... Personne ne pense plus à ça, à la vie, au chef-d'œuvre d'exister. Comme tout chef-d'œuvre, incompréhensible, unique, encombrant, rasoir. Tout le monde préfère taper dessus, disant ça n'avance pas, ça ne mène à rien. Cette hostilité envers la vie, envers la moindre question de la vie, cette hostilité terrifiée qui se défend parfois de la terreur par un éclat de rire, si tu vois ce que je veux dire, c'est peut-être la seule chose qu'on ait tous en commun, un jour ou l'autre. On ne retrouve rien, ou pas grand-chose de tout ce qu'on perd continuellement. C'est comme si on avait perdu l'autre, parfois. Ou comme si l'autre n'était plus que le reflet effrayant de tout ce qu'on devrait être et qu'on ne sera jamais.

Tu penses, c'est comme de porter des lunettes noires un après-midi de pluie. Comme de ne plus rien savoir faire, et

de regarder nos mains faire à notre place tout ce qu'il y a à faire dans une vie. Ouvrir une bouteille de vin. Décrocher le téléphone. Fermer une porte. Observer nos mains se laver sans nous. Se sentir de plus en plus vieux, de plus en plus triste. Tu dis, c'est comme de rentrer chez soi, le soir, et s'endormir lourdement dans le lit conjugal après avoir passé sa journée à rêver à d'autres lits. Et que la seule idée de vivre encore quelque secondes de plus nous rend muets de terreur. Que la douceur de la vie nous étouffe brutalement, au fond de notre lit. C'est comme de dire à quelqu'un, ne fais pas attention à ce que je te dis, je t'aime, tu sais bien que je t'aime... et de s'enfoncer dans le mensonge. Tu dis, c'est comme de penser que, maintenant, on fait tout plus mal très certainement qu'avant. Il faut dire qu'on n'a pas très bien commencé... Mais qui le sait vraiment ? Je veux dire, qui le sait au point d'en être réveillé la nuit, et d'avoir peur d'avancer ne serait-ce encore qu'un tout petit peu plus, un pas ou deux à peine, comme si en direction de l'effondrement.

Tu me dis qu'il faudrait apprendre à modérer cet élan qui nous pousse dans la vie. Que c'est sans doute une très dangereuse façon d'entrer dans la vie que de s'y jeter à corps perdu – comme des pourchassés.

Il faut comprendre que la vie n'est pas un refuge. Ce n'est pas la vie qui nous abrite et qui nous garde. C'est nous qui gardons la vie, qui veillons si maladroitement sur elle. Oh ! qui devons veiller sur elle pour nous garder en vie.

Ce n'est pas nous qui avons besoin de la vie, alors. C'est le contraire. Ça l'a toujours été. C'est la vie qui a besoin de nous, c'est la vie qu'on aide en vivant. La vie qu'on aide à nous aider.

...

Pourquoi je te parle de tout ça ? Hein, est-ce que c'est des choses à dire ?

On ne sait pas. On ne sait jamais très bien comment ça se fait mais on n'a pas seulement besoin de manger et de boire, on a surtout besoin de parler entre nous, de dire les choses.

Tu dis, parler. Vite, parler pour ranimer les choses qui se sont tuées. D'abord les grandes et terrifiantes choses, celles qui nous privent de souffle, qui nous font ressembler à des rois très vieux et déchués qui ne savent plus séparer le juste de l'injuste, puis les petites choses, modestes mais irréparables. Les choses sur lesquelles on glisse, dit-on. Cruelles. Il y en a. Ce sont les mêmes choses qui servent tout le temps, pour tout le monde. Tu souris. Tu souris toujours comme si nous avions des secrets. Tu souris comme si, dans ces secrets, il y avait quelque chose d'obscène pour les autres, pour le monde sans ami, mais de très tendre, de très compréhensible pour nous. Je pense que c'est toujours comme ça. Entre amis. On ne t'avait jamais dit ça ?

Ça ne se fait pas.

Je voudrais ne plus m'arrêter de te parler, de te raconter des histoires. Nous entendre dire l'un à l'autre les secrets de nos vies de garçons. Et sentir petit à petit qu'on rattache le fil de nos existences à quelque chose d'énorme qui est resté trop loin de nous, dans une immense nuit où plongent les commencements de chaque histoire humaine. On se tiendrait alors immobiles et silencieux, au centre du monde. Comme dans un cœur palpitant. Là où convergent toutes les histoires des gens. Comme au beau milieu d'un lac de frissons. On serait tout près des miracles de la vie. Au bord des ruptures infinies. Faut voir, tu dis. Tu as l'air de me surveiller. Oh, tout est si lent, si calculé toujours ! Tu ne trouves pas que j'ai raison ? je demande. Si, si... C'est notre côté héroïque et enfantin, tu dis, avec ta merveilleuse courtoisie. Et puis, évidemment, tu ne tardes pas à te sentir repris par un cafard de tous les diables. Faut

garder le cap, tu dis, en posant une main tremblante sur mon épaule, de cette façon embarrassée que tu as souvent, comme si tu avais besoin de toucher l'autre pour acquérir la certitude de ce que tu es en train de lui dire.

Finalement nous savons peu de choses de cela, de tout ce qui nous fait parler ensemble, peu de choses. Ça ne se pense pas du tout de cette façon.

Mais ça se pense comment alors ?

Tu vois, ça ne vient pas à l'esprit dans une connaissance comme quelque chose qui se laisserait prendre et apprendre. Ça vient entre amis. L'amour de la vie ne peut venir qu'entre amis qui se racontent des histoires. Tout vient d'amitié. Sinon... Et de faire durer, tu dis. De faire durer comme si les choses pouvaient échapper à la mort.

Depuis toujours, la sagesse et l'amour se réalisent dans la connaissance que deux hommes prennent l'un de l'autre, en parlant. Qui ne demandent que cela. Qui ne veulent que cela. Un peu de confiance, quoi, un peu de détente. Comme s'il était de notre devoir d'hommes de ne manquer aucun de ces rares instants où nous croyons savoir ce dont il faudrait parler ensemble et ce qu'il faudrait passer sous silence, et comment il conviendrait de s'y prendre.

Sans ressemblance particulière

Nous ne nous ressemblons pas, tous les deux, hein ? Tu dis, pour rire, qu'on aurait pu faire un couple irrésistible au cinéma, à la Laurel et Hardy. Déjà fait, c'est ça. Mais tout de même... Tu dis, oui, on doit faire rire. Ah ! ah !

Moi, le grand maladroit, toujours un peu furieux et honteux à la fois, fatigant – tu dis, une brute, des fois, une vraie panique ; et toi, le petit rond, l'air battu et drôle – avec cette curieuse attention portée inlassablement aux détails, à l'achèvement des existences – à leur finitude. Oui, cette attention que tu as pour la mort... Et une sagesse qui te fait brusquement défaut quand tu en aurais surtout besoin pour toi, tu sais. Ta mère me dit que tu n'as presque pas changé tes manières, depuis l'enfance, mais qu'on ne peut rien te reprocher, tu aimes tellement ta mère. C'est admirable, vous comprenez, admirable et incompréhensible à la fin. En effet, je dis... Tu contemples le monde autour de toi avec une apparente indifférence qui, chez toi, est une forme de préoccupation, sans la moindre insinuation de moquerie, de protestation, ou même de déplaisir, sans aucune aversion précise, mais d'un air distrait, au bord de l'hébétude. Comme un homme perdu au beau milieu du désert de Kalahari qui chercherait simplement quelqu'un qui serait en mesure de lui

Vite, parler pour ranimer les choses qui se sont tues. Les choses sur lesquelles on glisse. Ce sont les mêmes choses qui servent tout le temps, pour tout le monde. Comme s'il était de notre devoir de ne manquer aucun de ces rares instants où nous croyons savoir ce dont il faudrait parler ensemble et ce qu'il faudrait passer sous silence, et comment il conviendrait de s'y prendre. On parlerait alors d'argent facile, des grandes filles qui nous font envie, de sa mère et de ses enfants. On parlerait de tout ce qui nous fait peur. On parlerait pour ne pas mourir tout de suite. Des paroles fantômes, des paroles en l'air comme on dit.



9 782867 445132

85 F
936258-5
ISBN : 2-86744-513-2
05-96



DIFFUSION C. D. E.
DISTRIBUTION SODIS